

Le silence dans l'écriture de la Shoah

Présentation

Jesús Camarero
Éditeur scientifique

« On veut nous faire croire que nous sommes dans un âge communautaire où l'individu doit périr pour que la société vive, et nous ne voulons pas voir que c'est la société qui périr pour que vivent les tyrans », voici une réflexion d'Irène Némirovsky alors qu'elle écrivait *Suite française*, en 1942, peu avant son arrestation par la police et sa mort à Auschwitz. La signification de cette phrase en 1942 était l'explicitation de la terrible tragédie qui a marqué tout le XX^e siècle d'une tache violente et criminelle. Ce qui nous permet de faire le point sur le thème de cette recherche collective : le problème du silence rapporté des récits et des témoignages de l'Holocauste. Et pour ce faire, rien de mieux que de revenir sur les textes du grand trésor littéraire et anthropologique des auteurs et des œuvres de la Shoah en langue française.

Mais, avant toute recherche sur le silence dans l'écriture de la Shoah, il faut noter un processus qui va du « silence de l'écriture » à l'« écriture du silence » et qui se produit dans l'histoire de l'Europe et de la Shoah elle-même. Le « silence de l'écriture » est étroitement lié aux terribles événements de la déportation, des camps et de l'extermination des Juifs, ainsi qu'à toute une période a-historique (ou *quasi* permanente) consistant à ne pas témoigner ou même nier le génocide (le négationnisme) ; ce silence équivaut exactement à une condamnation collective de l'humanité car il pourrait provoquer d'autres génocides (ce qui a bien eu lieu de nos jours en Afrique par exemple). L'« écriture du silence » devient par contre une libération des esprits tourmentés des victimes et de l'existence collective, étant donné que les témoignages ne sont que l'acte fondamental de cette libération tous azimuts permettant de continuer l'histoire sans fermer le chapitre des événements tragiques, sans jamais rien oublier car nous sommes mémoire et cette mémoire fait aussi notre existence.

Le philosophe Paul Ricoeur cite Aristote pour définir cet événement humain du souvenir et de la re-construction du passé : « La mémoire est *du* temps ». Et si la mémoire est du temps, c'est-à-dire du temps ajouté au temps de l'existence que nous avons ou construisons tous les jours de nos vies, alors les histoires racontées dans les récits et témoignages de la Shoah, comme elles représentent bien la mémoire gardée

de tous ces souvenirs historiques et existentiels, deviennent donc un temps ajouté à notre existence encore plus riche, plus élargi ou étendu.

La littérature de la Shoah n'était pas présente habituellement dans les manuels de littérature française ni dans les programmes des matières à l'Université : lorsqu'il s'agit d'un auteur de premier rang comme Georges Perec, la thématique de la Shoah n'était citée qu'au niveau anecdotique ; d'autres écrivains devenus très importants par la suite, comme Irène Némirovsky, n'apparaissaient même pas. Mais, au tournant du XXI^e siècle, il y a eu des contrepoints, comme celui de Michael Hofmann *Histoire de la Littérature de la Shoah (Literaturgeschichte der Shoah, 2003)*, un livre qui présente un recueil d'écrivains dont les plus importants seraient Adorno et Lyotard pour la philosophie, Améry pour l'essai, Wiesel et Levi pour l'autobiographie, Kertész et Hilsenrath pour le roman, Weiss et Tabori pour le théâtre, Sachs et Célan pour la poésie. Mais il faut surtout souligner la présence de *La littérature française au présent : héritage, modernité, mutations* de Dominique Viart et Bruno Vercier (Bordas, 2005), dont le chapitre 3, intitulé «La littérature des camps», contient pour la première fois une histoire de la littérature de la Shoah du point de vue français : les événements, le contexte, les genres, les idées, les problèmes, les auteurs et les œuvres. Ou encore d'autres ouvrages plus spécialisés, comme celui d'Anny Dayan *Les alphabets de la Shoah : survivre, témoigner, écrire* (CNRS, 2007), où la théorisation n'empêche point l'analyse d'une liste considérable d'écrivains, dont par exemple Appelfeld, Chalamov, Celan, Delbo, Ficowski, Fink, Kertész, Langfus, Levi, Novac, Perec, Raczymov, Semprun, Sperber, Wiesel et même Wiesenthal. Une longue liste à laquelle on pourrait ajouter Modiano dont le jury du Prix Nobel 2014 a bien voulu remarquer : « L'art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'Occupation ».

Le problème du silence est devenu une de ces idées transversales dont l'intérêt n'a cessé d'augmenter au fur et à mesure que notre société avançait vers une modernité complexe, technologique, matérialiste, et peut-être éloignée des valeurs humaines fondamentales qui étaient à la base de notre civilisation. Après le génocide juif par les nazis, pendant la Seconde Guerre Mondiale et sauf quelques exceptions, bien du temps s'est écoulé avant la publication d'ouvrages racontant l'histoire des rafles, des camps et de l'anéantissement des juifs. C'est ainsi que, après la guerre et les morts, le silence est devenu la marque d'une tragédie terrible, incompréhensible. Le silence était devenu le *statu quo* indésirable d'une identité, d'une culture, de l'Histoire toute entière. Pour essayer de comprendre et d'éviter qu'une tragédie semblable se répète, il fallait sortir du silence et retrouver les mots pour en parler. Mais, comme le dit bien Georges Perec dans *W ou le souvenir d'enfance* : « Écrire est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie ». C'est alors que les témoignages et les œuvres littéraires de la Shoah, publiées depuis la guerre jusqu'à nos jours, conformément le grand projet pour une nouvelle civilisation, dont la lutte contre le silence deviendra son atout principal,

y compris la représentation de quelques valeurs indéniables : empêcher l'oubli, obtenir la justice, éviter le génocide.

Ce volume monographique sur « Le silence dans l'écriture de la Shoah » a été proposé par le groupe de recherche MIDEL (Memoria et Identidades Literarias y Culturales), fondé à l'Université d'Alicante en 2011 par une équipe de chercheurs dirigée par Amelia Peral. D'autres professeurs, chercheurs et spécialistes de plusieurs universités nationales (Alicante, Madrid, Navarre, Pays Basque) et étrangères (Paris, Leiden, Cassino) ont été invités à participer à ce projet. Nous remercions profondément la revue *Çédille* de bien avoir voulu accueillir ces travaux.